

BÉATRICE OLIVARES

LES ÉCLATS DE
MÉMOIRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520649

Dépôt légal : octobre 2025

*Si tous les personnages sont fictifs,
certaines anecdotes sont authentiques,
et la plupart des lieux décrits existent.*

Nouvelle 1

Piste rouge

7 h 15... Déjà ! La nuit avait été courte et pas vraiment reposante. Dire qu'elle était une pelote de nerfs était sous-estimer son état de nervosité. La présentation qu'elle devait faire ce matin l'avait hantée toute la nuit : plusieurs fois, elle s'était réveillée, avait allumé la lampe de chevet pour écrire sur un post-it les points qu'elle ne devait oublier à aucun prix et maintenant tout lui revenait en vrac...

Elle prit sa douche, s'habilla rapidement pendant que la cafetière crachotait le petit jus noir qui lui donnerait du tonus pour affronter cette présentation devant les directeurs venus des autres filiales d'Europe. Elle devait leur exposer ses propositions pour stabiliser le département des techniciens. Depuis deux ans, le turn-over y était alarmant. Heureusement, elle avait quelques cartes en main et était convaincue de pouvoir présenter des solutions solides pour redresser la situation et assurer la continuité du service qu'elle dirigeait. Il était urgent de débattre du sujet, mais elle ne démordait pas que tout aurait été bien plus agréable pour elle par visioconférence, voire même par échanges de mails... et sûrement tout aussi efficace. Elle sentait une énorme boule dans le ventre, mais malgré tout, elle savait que tout dépendait d'elle.

Cette pensée lui redonna du courage pour la matinée. Elle but son café, attrapa son sac avec l'ordinateur et sortit d'un bon pas pour se diriger vers le bus en haut de la rue.

Dans le couloir qui longeait la piscine, en bas de l'immeuble, le gardien, tout sourire venait déjà à sa rencontre. « Nooon, ce n'est pas le moment... », se dit-elle mentalement, pendant qu'elle pressait le pas, espérant ainsi qu'il comprendrait sa

hâte. De toute façon, les conversations du gardien tournaient toujours autour du temps : celui qu'il faisait, celui qu'il allait faire, celui qu'on aurait dû avoir. Pourquoi ce gardien ne savait-il pas parler d'autre chose ?

Après avoir salué le gardien – qui, apparemment, avait compris que ce n'était pas le moment pour engager la conversation, si ce n'est en la saluant d'un cordial « *Buenos Dias* » –, elle pressa le pas jusqu'à l'arrêt de bus, monta dans le 6 et s'assit à une fenêtre pour observer le trajet qu'elle connaissait par cœur. Chaque jour elle prenait plaisir à regarder les rues, admirer les immeubles, lever le nez vers les balcons en fer forgé, les maisons au style moderniste décorées de « *trencadis* », la technique typiquement catalane de décoration avec ces petits morceaux de mosaïque colorés... on en voyait partout à Barcelone et c'est ce qui donnait son charme à cette ville qu'elle chérissait depuis si longtemps... Ça, et son ciel d'un bleu limpide, ce soleil généreux qui réchauffait déjà les journées d'avril. Elle se prit à rêver de vacances, mais le conducteur annonçait déjà l'arrêt où elle devait descendre... Retour sur Terre.

Elle descendit du bus, traversa le petit square qui la séparait de l'entrée de l'immeuble où se trouvait son bureau. Les jacarandas étaient déjà au mieux de leur floraison depuis quelques semaines et commençaient à perdre quelques fleurs, formant ainsi un tapis bleu lavande sur le sol, que seuls quelques rares passants avaient foulé à cette heure matinale... Tout cela semblait bien poétique et elle se serait volontiers assise sur un banc pour reprendre sa rêverie interrompue dans le bus, mais il était l'heure de s'atteler à bras le corps à la présentation qui l'attendait ce matin. Ce n'était que trois heures à tenir, on était vendredi et le week-end était proche.

Elle pénétra dans l'immeuble qui abritait plusieurs PME et filiales de sociétés, monta la volée de marches qui l'amena jusqu'au deuxième étage, et enfin tourna la clé de la porte principale pour pénétrer dans le bureau, encore vide à cette heure. Elle avait environ quinze minutes avant que les deux pontes, arrivés la veille, ne passent le pas de la porte pour

assister à la réunion. Avec ces grandes boîtes multinationales, dans lesquelles on délocalise tout (l'usine et la maison mère en Allemagne, la Compta en Roumanie, le Service Clientèle en Turquie, la Finance en Italie, le pôle technique en Espagne...), la moindre réunion qui nécessitait la présence des dirigeants se soldait par une sorte de transhumance de personnel, convergeant vers le même point, comme les routes du chemin de Saint-Jacques vers Compostelle. Heureusement, dans ce cas-ci, ils ne venaient qu'à deux. Elle jeta un œil à la salle de réunion. Il n'y manquait rien : papier, stylos, écran pour la présentation, bouteilles d'eau, tasses de café, tout était parfait. Elle décida de profiter de ces quinze minutes pour réviser ses mails, et, comme tous les vendredis matin vérifier notamment s'il fallait changer les ordres de mission des techniciens à la dernière minute. Ceci lui permettrait de leur envoyer leur feuille de route pour la semaine à venir avec les derniers détails. Leur planning était chargé : Luis en Slovénie puis un rapide passage par la maison mère en Allemagne, Marcel aux Pays-Bas, Théo en Italie puis au Portugal, Bruno en Irlande puis UK, etc. C'est vrai que ces techniciens bougeaient énormément ; tous les jours en mission aux quatre coins de l'Europe, pour finir le week-end chez eux exténués. Elle ne les enviait pas et en arrivait même à compatir à leur situation. Mais suite à la réunion de ce matin, elle était sûre que leurs conditions de travail s'amélioreraient et que l'hémorragie que subissait son service cesserait. Elle termina de leur envoyer les instructions de mission avec les billets de train ou d'avion qui avaient été pris pour leurs déplacements respectifs et prit soin d'indiquer à chacun d'eux que le week-end suivant elle prenait déjà le vendredi pour s'évader quelques jours en Andalousie, à Ronda, pour souffler un peu. Elle leur enverrait donc le planning le jeudi avant de quitter le bureau. L'heure de la réunion approchait. Elle sentait la panique monter – respiration courte, cœur qui s'emballe. D'un geste nerveux, elle avala deux ansiolytiques avec une gorgée d'eau.

Elle entendait déjà au loin dans le couloir qui menait au bureau les bavardages en anglais des deux pontes qui

arrivaient. Elle ouvrit la porte, afficha un sourire un peu forcé, et les accueillit :

— *Hello, welcome, please come in.* Ça y est ! Elle était maintenant dans l'arène aux lions...



— Regarde, papa, on dirait des fourmis sur une nappe de pique-nique, s'exclama Jörg en pointant du doigt. Son père, attendri, le regarda et lui fit un petit clin d'œil.

— C'est vrai qu'ils sont tout petits et ils vont vite, comme les petites fourmis, lui répondit-il. Wolfgang et Jörg se trouvaient actuellement installés dans la remontée des œufs qui les amenait vers le Kreuzeck, point de départ de plusieurs pistes de la station Garmisch-Partenkirchen : ils profitaient du paysage qui se déroulait à leurs pieds, quelques dizaines de mètres plus bas, et suivaient des yeux les skieurs dévalant les pistes sur cette belle poudreuse qui était tombée la veille au soir.

Ces dix jours de congé, Wolfgang les consacrait à sa famille et il lui restait encore deux jours pour lesquels il se projetait déjà dans les activités qu'il partagerait avec son fils Jörg : en plus du ski pendant la journée, il avait prévu, en fin d'après-midi du lendemain jeudi, une initiation au bobsleigh et une randonnée en raquettes le vendredi pour clore la semaine... Peut-être que Ursula, son épouse, se joindrait à eux, si son planning chargé le lui permettait.

Ce jour-là il faisait un peu frisquet et le ciel était couvert et bas, mais décidément, cette station était vraiment sa préférée. Au cœur des Préalpes bavaroises, le village séduisait avec ses maisons traditionnelles, ses rues animées à toute époque de l'année et ses pistes de ski adaptées à tous les niveaux. Les trente pistes, dominées par la Zugspitze qui culminait à près de 3000 m d'altitude, tissaient un réseau de voies skiabiles tout autour du petit bourg en contrebas. Aussi bien lui que Ursula et leur fils Jörg avaient ici de quoi passer du bon temps : le ski pour les hommes, pendant que Ursula préférerait flâner dans les boutiques raffinées, se prélasser au Spa

ou encore succomber avec ses amies au traditionnel « Kaffee und Kuchen » (café et gâteau), pause obligatoire tous les jours pour déguster les spécialités des meilleures pâtisseries et salons de thé. Justement il était 17 h et la fin de l'après-midi approchant – les remontées n'étant ouvertes que jusqu'à 17 h 30 –, la majorité des skieurs se pressait pour profiter de ces derniers moments.

Jörg et Wolfgang, arrivés au sommet, dévalèrent à un bon rythme la piste bleue qui longeait le parcours de la télécabine, slalomant sur les petites bosses et contournant au passage quelques pins qui bordaient la piste. Toute la journée, ils n'avaient pas arrêté, mis à part à l'heure du déjeuner où ils s'étaient restaurés d'une soupe de Knödel bien chaude et d'une limonade dans un bar d'altitude. Cela faisait cinq ans, tous les ans à Pâques, que Wolfgang et sa famille venaient skier par ici et il était fier des progrès de son fils, qui venait de fêter ses onze ans et l'accompagnait dorénavant sur toutes les pistes... enfin presque toutes. Aujourd'hui, Wolfgang voyait que Jörg commençait à fatiguer. Il allait le laisser à Ursula pour pouvoir remonter et faire une ou deux dernières descentes avant la fermeture des équipements et des pistes.

Il retrouva rapidement son épouse qui, à réception de son WhatsApp, s'était rendue au pied de la piste pour y récupérer leur fils : elle sortait de sa session de spa et avait juste fait un arrêt dans une boutique. Elle proposa au jeune skieur fourbu d'aller manger un morceau de « Torte » dans une des pâtisseries huppées de la rue piétonnière principale. Jörg ne se fit pas prier : il déchaussa ses skis, les attacha, les mit sur son épaule et emboîta le pas à sa mère en direction de la *Konditorei Kröner*, où il allait pouvoir déguster une gourmandise locale. Il se retourna pour faire un petit signe à son père et disparut avec sa mère dans le flot des skieurs prêts pour aller se détendre après une bonne journée de ski.

Wolfgang glissa doucement jusqu'au départ du télésiège du *Kandahar Express* qui l'emmènerait quelque 600 m plus haut. Il attrapa la dernière remontée et se hissa sur un siège en même temps qu'un autre skieur, sûrement aussi féru de ski que lui, souhaitant profiter des remontées jusqu'à leur

fermeture. En temps normal, il aurait volontiers entamé la conversation avec son compagnon de perchoir, mais là, tous deux étaient emmitouflés dans leur anorak, l'écharpe relevée jusqu'au nez, affublés de grosses lunettes de ski et le bonnet vissé sur la tête ; la situation ne prêtait pas à la causerie. De toute façon le skieur ne donnait pas l'impression de vouloir trop communiquer, tout occupé qu'il était à regarder le paysage en contrebas.

L'air avait fraîchi, de nombreux vacanciers profitaient maintenant plutôt de l'après-ski : du goûter dans un café, d'une séance de cinéma ou d'autres divertissements qui faisaient de cette station, LA plus prisée de la Bavière. Il profiterait sûrement aussi de ce moment après son ultime descente, mais pour le moment il savourait le paysage sous lui, passant au-dessus des ravins profonds qui entrecoupaient les pistes enneigées. Le vent s'était maintenant un peu levé en cette fin de journée d'avril.

Il réfléchissait que ces congés étaient bien mérités après ce difficile aller-retour express le vendredi précédent à Barcelone pour écouter les propositions de la responsable du pôle technique de la filiale espagnole : ce projet de délocalisation des techniciens, c'était son bébé à lui. Quand il l'avait proposé à la direction de la grande multinationale deux ans auparavant, l'argument majeur avait fait mouche : délocalisation d'une activité phare vers une filiale, afin de bénéficier des avantages fiscaux de ce pays. On lui avait donné quatre ans pour mener à bien cette mission. Tout était bien pensé dans ce projet... tout au moins sur le papier, parce que, après, dans la réalité, tout ne s'était pas forcément déroulé comme prévu : en effet il avait sous-estimé l'aspect humain de cette opération : on ne dispose pas des gens comme on range des boulons dans des petits casiers et les insatisfactions et desiderata des techniciens s'étaient vite rappelés à son bon souvenir. Après l'embauche de plusieurs nouveaux techniciens enthousiastes, les difficultés n'avaient pas tardé à poindre, provoquant régulièrement le départ des plus expérimentés, qui après la formation payée par la boîte, ne tardaient pas à chercher à voler de leurs propres ailes....